

belle patrie jusque dans les temps les plus malheureux.

Le drapeau civilisateur de la France, porté si haut par son noble Empereur, à qui vous devez le retour de l'ordre et de la paix, représente les mêmes principes. C'est ce que vous disait, il y a quelques mois, dans un langage sincère et désintéressé, le commandant en chef de ses troupes, lorsqu'il vous annonçait une nouvelle ère de prospérité.

Tous les pays qui ont voulu devenir grands et puissants entre les nations ont dû suivre cette voie. Avec l'union, la loyauté et l'énergie, Dieu nous donnera la force pour atteindre au degré de prospérité que nous ambitionnons.

Mexicains ! l'avenir de notre beau pays est entre vos mains. De mon côté, je vous promets une volonté sincère, la loyauté et une ferme intention de respecter vos lois et de les faire respecter avec une autorité inviolable.

Ma force est dans la protection de Dieu et dans votre confiance ; le drapeau de l'indépendance est mon symbole ; ma devise, vous la connaissez déjà : « Équité dans la justice » : j'y serai fidèle toute ma vie. Je tiendrai le sceptre avec confiance et l'épée de l'honneur avec fermeté. A l'Impératrice appartient la tâche enviable de consacrer au pays tous les nobles sentiments d'une âme chrétienne et toute la douceur d'une tendre mère.

Unissons-nous pour atteindre le but commun, oublions les ombres du passé, ensevelissons les haines de partis, et l'aurore de la paix et d'un bonheur désormais mérité se lèvera radieuse sur le nouvel empire.

MAXIMILIEN.

Vera-Cruz, 28 mai 1864.

Le lendemain, l'Empereur et l'Impératrice, après avoir assisté, à cinq heures du matin, à la messe célébrée à bord, mettent pied à terre, au bruit de tous les canons des forts et des navires. Mais l'heure est trop

matinale : malgré l'annonce du débarquement, la population est peu nombreuse sur le parcours que suit le cortège. Puis les Vera-Cruzains ne sont point fâchés de témoigner ainsi leur mécontentement. Enrichis par le seul mouvement du port, ils s'accoutumaient fort bien de l'état de choses passé, et n'éprouvent aucune sympathie pour un régime nouveau dont ils ignorent les tendances.

Si le temps n'eût manqué, on eût pu sans doute pallier ce manque d'enthousiasme de la cité, et suppléer à l'inertie des habitants par l'initiative officielle ; mais, là encore, dans le peu qu'on put faire, on joue de malheur : un coup de vent du nord d'une violence inouïe a détruit, dans la nuit, les échafaudages de deux grands arcs-de-triomphe élevés à la hâte sur la place d'Armes et près de la gare.

Ni Maximilien ni Charlotte ne se méprennent à l'accueil qui leur est fait, et leur première impression, sur la terre mexicaine, est une impression pénible, surtout chez l'Impératrice, qui, femme et nerveuse, la ressent si vivement qu'au dire de quelques témoins elle ne peut retenir ses larmes.

Les autorités françaises et indigènes se hâtent d'entraîner Leurs Majestés vers la gare, et tous montent dans le chemin de fer, qui allait alors jusqu'à Loma Alta. En route, on ne s'arrête qu'à la Soledad, où un déjeuner est préparé.

Désireux de plaire à ceux qui lui sont venus souhaiter la bienvenue, Maximilien s'exerçait à son rôle de chef d'État en ne négligeant aucune occasion de flatter ou

de complimenter. Il adresse les plus vifs éloges à un ingénieur français, M. de Sansac, pour le pont hardi et élégant qu'il a fait construire sur le Jamapa; il témoigne de son admiration pour le village français élevé à côté, création du commandant Maréchal, à qui il annonce que dorénavant il portera son nom.

A Loma-Alta, six voitures reçoivent les voyageurs et leur suite. Un gros de cavalerie mexicaine, sous les ordres du général Galvez, leur fait escorte. Pendant ce trajet, pour la première fois, Maximilien voit un officier supérieur que trois ans plus tard il devra encore retrouver à ses côtés, dans des circonstances qui ne seront plus les mêmes ni pour l'un ni pour l'autre : c'est le colonel Miguel Lopez.

A Paso-del-Macho, on quitte la région des Terres-Chaudes, et l'on s'engage sur la route montueuse qui mène au plateau de Cordova, étape désignée pour passer la nuit. Le jour a cessé, et les premiers contre-forts de la chaîne des Cumbrès sont longs à franchir. Bientôt un grand vent s'élève; puis une pluie intense se met à tomber, qui accroît encore l'obscurité et les embarras de la marche. Le mot route employé tout à l'heure pourrait faire croire aux habitants de nos pays, plus avancés en civilisation, qu'il s'agit d'une voie frayée à travers le pays et plus ou moins bien entretenue : ce serait une erreur. Au Mexique, il n'est pas vrai de dire que les voitures suivent la route, mais bien que la route se trouve là où passent les voitures. Aucun tracé n'existe, et, suivant l'état du sol, on passe ici ou là. On juge des difficultés qu'éprou-

vent les voyageurs à se diriger au milieu de l'orage.

Pour surcroît d'ennuis, entre les deux montagnes de Paraje et du Chiquihuite, un essieu de la voiture impériale se rompt. Il faut mettre pied à terre, et, comme toute réparation est impossible dans un pareil endroit et dans un pareil moment, Maximilien et Charlotte sont forcés d'accepter l'hospitalité que leur offre dans sa voiture le général de Maussion, commandant supérieur dans l'état d'Orizaba, qui les a rejoints à la Soledad.

Pendant ces péripéties, de longues heures se sont écoulées, et ce n'est que fort avant dans la nuit que l'on arrive enfin à Cordova, sans avoir diné.

Par bonheur, la population n'a pas perdu patience, et elle attend le cortège. Le ciel est serein; toute la ville est illuminée. Les acclamations, les cris de fête forment une heureuse diversion aux incidents pénibles de la route. Mais c'est à Orizaba que la fâcheuse impression ressentie à Vera-Cruz se dissipe tout-à-fait.

Cette ville a été signalée aux souverains comme une des plus républicaines du Mexique : aussi leur surprise est grande de se voir accueillis par des acclamations sans fin. La foule est immense : plus de dix mille Indiens, accourus de tous les environs, sont venus pour saluer le chef en qui ils espèrent trouver le vengeur de leurs longues infortunes et le libérateur de leur race. Gens au cœur simple, à l'espérance facile, ils se précipitent pour voir de près l'Empereur, et, dans leur désir naïf de le contempler plus longtemps, ils s'accrochent aux roues de la voiture pour l'empê-

cher d'avancer; émouvant témoignage d'une affection spontanée et sincère.

Les pompes de la religion ajoutent à la grandeur réelle de cette scène. Le *Te Deum* est chanté dans la cathédrale, au milieu du recueillement de tous ces pauvres parias sur lesquels la doctrine catholique a conservé tant d'empire. Quand, après la cérémonie, ils voient l'Empereur, donnant le bras à l'Impératrice, sortir de l'église et se diriger à pied, au milieu d'eux, jusqu'à la maison que la municipalité lui a fait préparer, étonnés d'un spectacle si inusité, pleins de confiance en celui qui leur témoigne ainsi sa confiance, ils éclatent en acclamations frénétiques.

Maximilien resta deux jours à Orizaba. De toutes parts les députations affluèrent. La plus remarquable fut celle de la tribu de Naranjal. Leurs envoyés avaient conservé leurs costumes aztèques, et c'était merveille pour des yeux européens que de contempler ces hommes vêtus de la veste de peau brodée d'argent, avec le large pantalon de calicot blanc descendant à peine jusqu'au genou, le reste de la jambe nu, avec, sous les pieds, une simple sandale de cuir, et la tête abritée par le grand *sombrero*. Comme arme, ils portaient à la ceinture le *machete*, et, comme parure, de grandes boucles d'or aux oreilles.

Le chef de la députation fit à l'Impératrice un présent qui lui fut fort agréable : celui d'une bague ornée de gros diamants, bague conservée chez eux depuis trois siècles comme une relique de la famille de Montézuma, dont il se disait le descendant.

L'Empereur retint ces envoyés à sa table, et les combla de prévenances. Certes ils les méritaient, et, si la politique avait su tirer parti de ces admirables éléments pour la constitution d'un état régulier, qui pourrait affirmer que le rêve d'Empire n'eût pas cessé d'être un rêve ?

C'est ce que proclama alors un commerçant français établi à Orizaba, qui ce jour-là fut prophète et se crut poète. C'est le lieu de citer quelques-uns de ses vers, parce qu'ils peignent bien cette situation, et parce que le dernier, pour avoir quatorze pieds, n'exprime pas moins une idée juste, une espérance possible, le souhait d'un patriote et d'un honnête homme :

.....
Sire, soyez heureux, car vous ne savez pas
Que ce peuple empressé qui suivait tous vos pas
Et qui vous saluait de vivats au passage,
Soumis depuis l'enfance au malheur, au servage,
Ne croyait plus à rien, et jamais de bravos
Ne daignait saluer un des maîtres nouveaux
Que le hasard, la force ou l'indigne bassesse
Jetaient comme un fardeau sur sa tête en détresse!...

.....
Sire, ce peuple est bon. Sire, soyez content!
Marchez, il vous suivra; ordonnez, il attend.
L'Indien, ce rêveur, cet homme au front paisible
Qui songeait au passé sous un air impassible,
Ce rude travailleur, pauvre déshérité,
Qui ne connaît la vie, hélas! que d'un côté,
Le côté du malheur, du mépris, de l'injure;
Cet ilote si doux, que, par une imposture,

On a voulu priver d'esprit et de raison
 Et qui s'est laissé faire à force d'être bon,
 Vous l'avez relevé : votre main souveraine
 L'a rendu d'un seul coup à la famille humaine.
 De ce premier bienfait, Sire, soyez content :
 L'Indien fera de vous MAXIMILIEN LE GRAND!

D'Orizaba, qu'on quitta le 3 juin, le cortège se rendit en voiture découverte jusqu'au village d'Alcutzingo ; mais là on se trouva aux pieds de ces fameuses Cumbrès sur le sommet desquelles le corps expéditionnaire, sous les ordres du général de Lorencez, avait pour la première fois aperçu les forces ennemies. On se rappelle comment l'élan et la bravoure de nos soldats avaient eu promptement raison de la résistance opposée. Aujourd'hui les obstacles n'étaient pas les mêmes, ou du moins ils ne s'opposaient guère qu'à la marche des voitures. L'Empereur et l'Impératrice franchirent le défilé à cheval, et poussèrent jusqu'à San-Agustin-del-Palmar, où ils trouvèrent un gîte d'autant plus nécessaire qu'une pluie diluvienne n'avait pas cessé de tomber pendant la montée.

Le lendemain ils arrivèrent à Xonaca, maison de campagne de l'évêque de Puebla, à trois kilomètres à peine de cette ville, où ils entrèrent le dimanche, à dix heures du matin.

Conformément à un usage trop répété pour n'avoir pas perdu de sa signification, sinon de sa grandeur, le préfet municipal, placé sous un arc-de-triomphe dressé à l'entrée de la rue de l'Alguacil, présenta à l'Empereur les clefs de la ville sur un plateau d'argent.

« Je reçois avec la plus vive satisfaction les clefs de votre ville, dit alors Maximilien, parce que dans leur remise je vois un témoignage de votre confiance et la preuve que vous appréciez la loyauté de mes intentions ; mais, sûr de votre fidélité, je vous les rends, n'ayant qu'une seule aspiration, celle de posséder vos cœurs. »

Et, toute bonne cérémonie exigeant un *Te Deum*, le cortège se rendit ensuite à la cathédrale. La voiture impériale était entourée d'une escorte commandée par le colonel Lopez. Au travers des rangs les Indiens se glissaient, et, là encore, entouraient leurs souverains et les acclamaient avec un enthousiasme admirable. Le soir, les artilleurs français tirèrent un feu d'artifice sur les hauteurs situées entre Guadalupe et Loreto ; par une flatterie ingénieuse qui alla au cœur de Maximilien, la pièce principale figurait le château de Miramar.

Le lendemain, l'Empereur visita les forts contre lesquels s'était brisée la vaillance de nos troupes, deux ans auparavant ; contre lesquels s'était, durant plusieurs semaines, arrêté l'élan de nos soldats un an plus tôt. Le 7, jour anniversaire de la naissance de l'Impératrice, les dames de la ville lui offrirent un bouquet composé des fleurs les plus belles et les plus rares. Puis, à midi, du balcon du palais épiscopal, Maximilien et Charlotte assistèrent à un spectacle qui, pour n'avoir rien de spécial au Mexique, fait partout et toujours battre les cœurs, et qui leur causa une profonde impression : la garnison, sous les ordres du

général Brincourt, défila devant eux. La journée se termina par un bal.

Charlotte fut si heureuse de cette réception et de témoignages d'affection reçus pendant ces quelques jours qu'elle éprouva le besoin d'en remercier la ville tout entière, et elle le fit par l'intermédiaire du préfet municipal, auquel elle écrivit cette lettre :

Il m'est très-agréable de me trouver à Puebla pour le premier anniversaire de ma naissance que je passe loin de mon ancienne patrie. Un semblable jour est pour tous plein de souvenirs, et il serait pour moi bien douloureux si les prévenances, les attentions et les preuves de sympathie dont j'ai été l'objet dans cette ville ne me rappelaient que je suis dans ma nouvelle patrie, au milieu des miens. Entourée d'amis et accompagnée de mon cher époux, je n'ai pas le temps de m'attrister : je rends seulement grâce à Dieu qui m'a conduite jusqu'ici, et je lui adresse des vœux ardents pour le bonheur d'un pays qui est le mien. Unie aux Mexicains depuis longtemps par la sympathie, je le suis aujourd'hui par des liens à la fois plus puissants et plus doux, ceux de la gratitude. Je désire, monsieur le préfet, que les pauvres de cette ville aient leur part du plaisir que j'éprouve à me trouver au milieu de vous, et je vous envoie sept mille piastres¹ prélevées sur ma cassette privée, pour être affectées à la restauration de l'hospice, dont l'état de ruine m'a attristée hier. Ainsi pourront revenir l'habiter les malheureux qui sont aujourd'hui privés de cet abri. Assurez, monsieur le préfet, mes compatriotes de Puebla qu'ils possèdent et posséderont toujours mon affection.

Puebla, le 7 juin 1864.

CHARLOTTE.

1. Trente-cinq mille francs.

De Puebla, le cortège gagna Cholula, jadis la plus grande ville de l'empire aztèque, et dont la population, autrefois de trois cent mille habitants, est aujourd'hui réduite à vingt mille. Cholula avait la première acclamé l'empire de Maximilien en 1863 : aussi l'enthousiasme s'y manifesta par un déploiement d'arceaux de verdure et de fleurs, par des milliers de rameaux qu'agitait, sur le passage de leurs souverains, la main de milliers d'Indiens ; et si, là encore, une pluie malencontreuse ne fût survenue, nulle part la réception n'eût été plus touchante ni plus grandiose dans sa pittoresque simplicité.

Enfin on approche de Mexico ; mais Charlotte ne veut entrer dans la capitale qu'après une station au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, construit à quelque distance sur un emplacement que la croyance populaire regarde comme sanctifié par une apparition miraculeuse de la Vierge en 1531. Mais si l'Impératrice a cru pouvoir y passer quelques heures dans le recueillement, elle a compté sans l'empressement des habitants de la ville. Tout à coup, en effet, paraissent à ses regards plus de deux cents voitures découvertes remplies de dames mexicaines en grande toilette, puis un étonnant cortège d'environ cinq cents cavaliers en habit noir et gantés de blanc, qui, avec ces modes européennes, ne présentaient point à coup sûr un spectacle aussi curieux que la forêt mouvante des Indiens armés de rameaux verts.

A l'aspect des souverains, chacun met pied à terre ; on entre dans la basilique, et pour la première fois

retentit le *Domine, salvum fac Imperatorem!* répété en chœur par la foule des assistants.

Puis la maison du Chapitre s'ouvre bientôt, et là viennent, pour saluer Leurs Majestés, le général Bazaine, le ministre de France marquis de Montholon, le général Neigre, commandant supérieur du territoire de Mexico, l'archevêque, le conseil municipal, le clergé, etc. Le préfet politique, M. Villar y Bocanegra, harangue l'Empereur, qui fait trêve à son émotion pour prononcer ces paroles, interrompues par les applaudissements :

« Je suis vivement touché de l'accueil enthousiaste
« que j'ai reçu dans toutes les villes sur mon passage ;
« mon émotion et ma gratitude grandissent encore
« lorsque, en approchant des portes de la capitale, je
« trouve ses principales autorités pour me féliciter
« dans un lieu si respectable et si cher pour moi et
« pour l'Impératrice, comme il l'est pour tous les
« Mexicains.

« J'accueille avec plaisir vos félicitations, et je vous
« salue avec l'effusion d'un cœur qui vous aime et qui
« a identifié son sort au vôtre. »

Le 12 juin est le jour fixé pour l'entrée solennelle dans Mexico. La ville est merveilleusement pavoisée ; la plupart des États sont représentés par des arcs-de-triomphe chargés de guirlandes et de drapeaux.

Vers dix heures du matin, le canon tonne. Le régiment de lanciers mexicains du colonel Lopez, décoré du nom de garde impériale, s'avance par la ville ; un escadron de chasseurs d'Afrique et un escadron de hus-

sards français viennent ensuite, précédant la voiture découverte où sont assises Leurs Majestés. Aux côtés de la voiture se tiennent à cheval le général Bazaine et le général Neigre, suivis d'un nombreux état-major. Puis, sur deux files, marchent soixante voitures, dans lesquelles ont pris place les dignitaires de la cour et les hauts fonctionnaires de l'Empire. Un régiment de cavalerie mexicaine termine le cortège, qui arrive lentement à la cathédrale, à travers une foule de plus de deux cent mille personnes.

La cérémonie achevée, l'Empereur et l'Impératrice gagnent à pied le palais où jusqu'à ce jour ont habité tous ceux qui ont exercé le pouvoir, nombreux dans ce pays de révolutions. Mais ce souvenir pénible est bien vite chassé par l'éclat de la réception faite au nouveau souverain, qui ne cache pas sa joie et la manifeste dans l'allocution qu'il adresse alors :

« Je me rappellerai toujours avec orgueil le moment où, répondant à l'appel du peuple mexicain, je suis entré, le cœur ému de joie et plein des plus légitimes espérances d'un heureux avenir, dans notre belle et brillante capitale. C'est avec un sentiment de vive satisfaction que l'Impératrice et moi saluons les hauts dignitaires de l'État, les autorités et corporations de l'illustre Ayuntamiento du premier centre de population de notre vaste Empire... »

Il trace à grands traits le programme de ses devoirs et de ses espérances, et termine ainsi :

« Mexicains ! Dieu vous a donné la force et tous les éléments qui peuvent aider à atteindre ce but : sa-

« chons les mettre à profit avec zèle et persévérance, « pour le bonheur et le progrès de notre beau pays. »

Pendant quinze jours les fêtes se succédèrent : grande revue, représentations de gala, bal offert par la municipalité, grande fête vénitienne donnée par le commandant en chef du corps expéditionnaire. L'agitation ne cessait pas.

Et cependant tout a un terme, surtout les ovations, surtout l'enthousiasme. Le bruit pouvait un moment distraire des difficultés de la situation, mais il allait falloir les aborder de front. Que serait ce nouveau gouvernement qui se présentait sous de si brillants auspices ? Les esprits sérieux, devant les préoccupations de la masse, se le demandaient déjà. Les arcs-de-triomphe sont des constructions fragiles et de durée éphémère...

Pendant ce temps, un homme, qui tenait de sa double origine l'intelligence du blanc et la patience résignée de l'Indien, retiré dans le Nord, ne s'y sentait plus en sûreté, et chaque jour s'enfonçait davantage dans les solitudes du Chihuahua. Accompagné d'un petit nombre d'amis fidèles, il voyait les quelques troupes qui l'entouraient se débander peu à peu. Sa retraite ressemblait à une fuite. Bientôt il allait se trouver, pour ainsi dire, seul avec un seul compagnon : c'était Benito Juarez, président élu de la République mexicaine, et son dernier ministre, Lerdo de Tejada.

Mais ils avaient la force des autochtones, cette force qui s'applique non seulement aux bêtes et aux

plantes, non seulement aux hommes, mais aussi aux institutions, et qui, perpétuelle dans son essence, prend tôt ou tard sa revanche contre la violence éphémère de volontés contraires ; et trois années s'étaient à peine écoulées que Juarez et Lerdo de Tejada, suivis d'une armée nombreuse, acclamés par des millions de partisans, rentraient en vainqueurs dans ce même Mexico !